

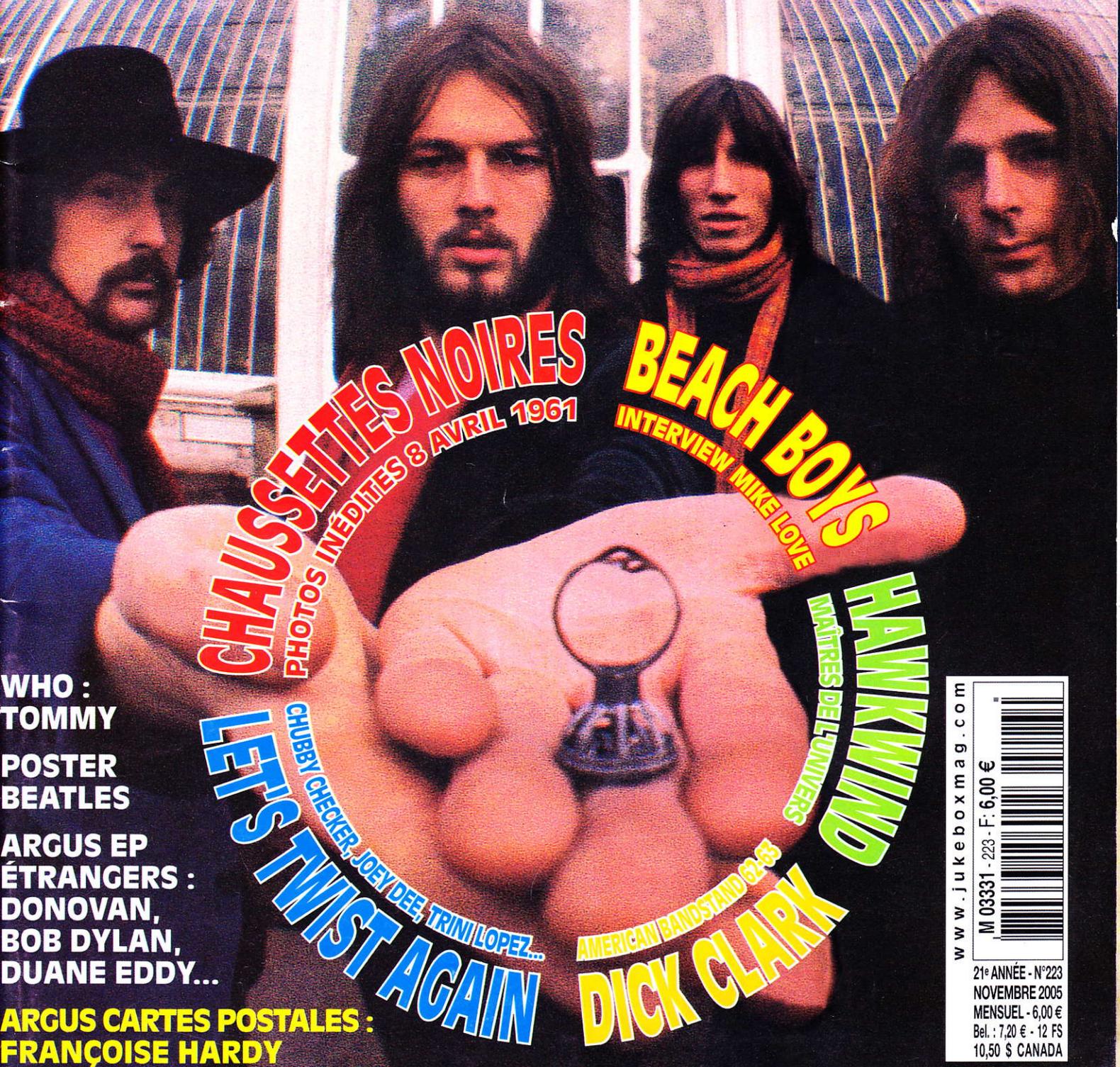
JUKEBOX

JUKEBOX

M A G A Z I N E

PINK FLOYD

Interview Nick Mason



CHAUSSETTES NOIRES
PHOTOS INÉDITES 8 AVRIL 1961

BEACH BOYS
INTERVIEW MIKE LOVE

LET'S TWIST AGAIN
CHUBBY CHECKER, JOEY DEE, TRINI LOPEZ...

HAWK MIND
MAÎTRES DE L'UNIVERS
DICK CLARK
AMERICAN BANDSTAND 62-68

WHO :
TOMMY

POSTER
BEATLES

ARGUS EP
ÉTRANGERS :
DONOVAN,
BOB DYLAN,
DUANE EDDY...

ARGUS CARTES POSTALES :
FRANÇOISE HARDY

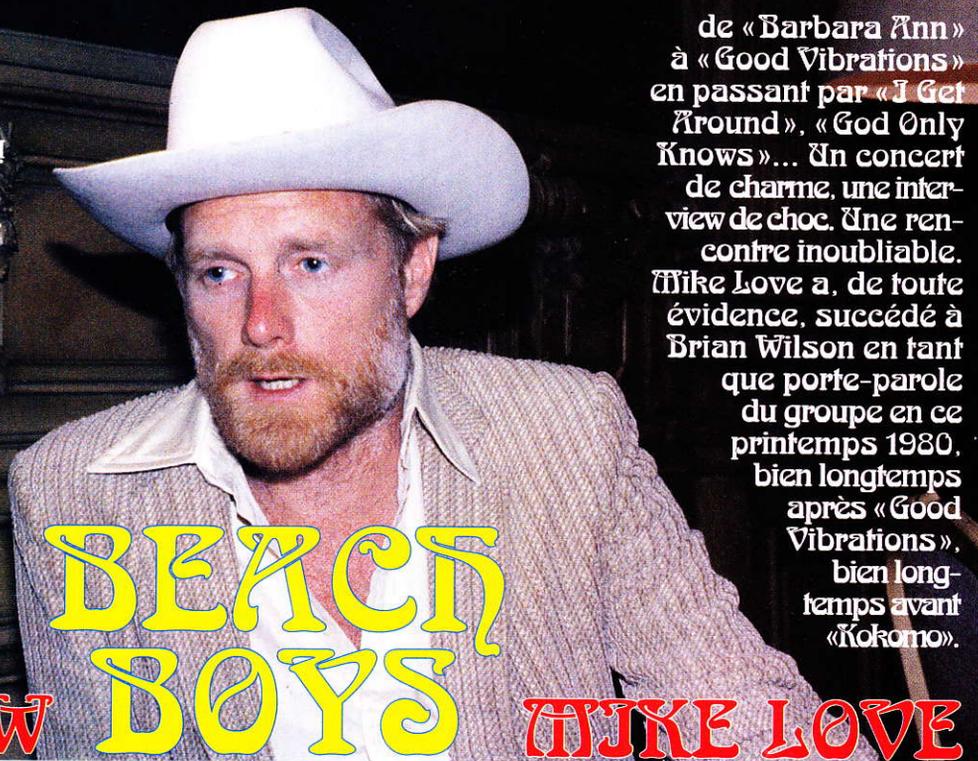
www.jukeboxmag.com



M 03331 - 223 - F: 6,00 €

21^e ANNÉE - N°223
NOVEMBRE 2005
MENSUEL - 6,00 €
Bel. : 7,20 € - 12 FS
10,50 \$ CANADA

Il y a un quart de siècle, les Beach Boys bouclaient leurs vingt ans de carrière et venaient nous rendre visite. Le retour de la vague à Paris, pour un unique concert au Palais des Sports, le 18 juin 1980, leurs fans ne sont pas déçus puisque la majorité des morceaux interprétés sont puisés dans leur intarissable répertoire de succès.



de « Barbara Ann » à « Good Vibrations » en passant par « I Get Around », « God Only Knows »... Un concert de charme, une interview de choc. Une rencontre inoubliable. Mike Love a, de toute évidence, succédé à Brian Wilson en tant que porte-parole du groupe en ce printemps 1980, bien longtemps après « Good Vibrations », bien longtemps avant « Kokomo ».

BEACH BOYS

INTERVIEW MIKE LOVE

La première chose qui frappe lorsqu'on est en présence de ces géants du show-business, c'est la simplicité, la gentillesse qui animent les Beach Boys, malgré les coups de gueule de Mike Love. C'est dans un agréable hôtel du côté de la Place de la Concorde qu'a lieu la rencontre. Leur arrivée est tout à fait digne de touristes venant visiter notre capitale. Un car, une quinzaine de personnes au total. Beaucoup coiffés de superbes chapeaux de cow-boys, dégageant une forme physique, une vitalité à laquelle on ne s'attend pas toujours de la part de musiciens qui ont tant vécu. Seul Brian Wilson fait exception à la règle, pour avoir quelque peu abusé de substances dangereuses qui l'ont laissé dans un état amorphe après qu'il ait développé le syndrome de Phil Spector. Il faut néanmoins noter les incroyables efforts de la part des autres membres pour que Brian fasse encore partie intégrante des Beach Boys. Mais n'a-t-il pas composé la majorité de leurs titres même si Mike a écrit certains textes ? Brian reste donc l'âme du groupe, qui repose sur des liens familiaux : trois frères (Brian, Dennis, Carl), leur cousin Mike Love et un ami d'enfance, Al Jardine. Sur scène, ils sont neuf, à présent. Une sorte de fiesta organisée où chacun se déplace, échange ses instruments (principalement les guitares). Selon les morceaux, Bruce Johnston et Brian passent au piano ou à l'orgue. Le tout offre une légende, un mythe du rock'n'roll et du surf. Une carrière que l'on peut cependant qualifier de colossale, puisque malgré les mille problèmes que chacun connaît (alcool, drogue, tensions internes), ils sont

toujours fidèles au poste et de retour avec un album des plus vivifiants, « **Keepin' The Summer Alive** ». Comme chacun de leurs derniers disques, celui-ci mérite trois ou quatre écoutes avant d'en saisir réellement toutes les finesses et les richesses. En douce, l'interview part de questions relatives au dernier 33 tours, pour dériver ostensiblement sur des sujets plus précis, plus passionnants, sur les raisons qui les poussent à rester dans le vif de l'action alors qu'ils ont largement les moyens de prendre une retraite bien méritée.

SUMMER ALIVE

Juke Box Magazine : *Tout le monde s'accorde à souligner le retour de Bruce Johnston. De plus, il s'agit sans doute, pour la première fois, d'un album dont la production sonne différemment.*

Mike Love : Bruce a fait partie des Beach Boys à une certaine époque. Il a donc une parfaite connaissance de nos possibilités, de nos qualités, de nos faiblesses. De plus Bruce est un excellent chanteur, ce qui n'est pas négligeable, et c'est aussi un compositeur, un arrangeur et un musicien de grand talent. Il peut aisément remplacer Brian, vocalement parlant, lorsque nous sommes en tournée. Aujourd'hui, il utilise ses talents de producteur pour, de nouveau, faire des Beach Boys un vrai groupe et non pas des individualités enfermées dans un même studio. Nous effectuons enfin une véritable œuvre collective.

- Sur certains titres de « Keepin' The Summer Alive », on peut même retrouver le son que vous

aviez en 1966. Peut-on dire que 1980 est le départ d'une nouvelle ère des Beach Boys ?

- Effectivement, le retour de Bruce nous permet de travailler de façon beaucoup plus méthodique. Bien que Brian soit toujours riche en idées, en compositions, il a perdu l'énergie qui nous est nécessaire pour réellement avoir de l'impact. Brian nous propose des idées, et Bruce sait comment les utiliser efficacement. Nous nous sentons à présent plus forts que jamais ! Bruce est très efficace, et grâce à lui nous n'avons pas souffert d'une certaine auto-indulgence qui a malheureusement marqué certains de nos derniers albums... ce qui, d'ailleurs, n'était pas logique car, au bout de vingt ans de carrière, nous devrions savoir totalement ce qui va et ce qui ne va pas !

- Ce disque est le deuxième pour Caribou. Cela signifie-t-il que votre label précédent, Brothers Records, a été un échec ?

- Non. Il faut savoir que CBS nous a fait des propositions très intéressantes et que nous avons jugé bon de changer de maison de distribution. CBS, en effet, est sans doute la firme la plus puissante des Etats-Unis. Bien sûr, comme partout, certains points contractuels ne nous conviennent pas à la perfection. Mais c'est néanmoins une amélioration par rapport au passé.

MURRY WILSON

- Avant d'intéresser Capitol, vous aviez déjà sorti un premier album sur une petite compagnie. Vous a-t-il été difficile de vous faire un nom, en 1961 ?

- Pas vraiment, dans la mesure où le père des frères Wilson, malgré tout le mal qu'on peut en dire, s'est pas mal débrouillé en tant que manager responsable de la promo. Murry Wilson organisait des soirées animées par des disc-jockeys, avec nous en attraction. Nous gagnions de l'argent, et les *dee-jays* aussi. En remerciement des contrats que Murry leur trouvait, ils passaient nos disques, et ça renforçait notre popularité dans la région. Mais à part ça, Murry Wilson était un véritable tyran. Je remercie Dieu qu'il ne soit que mon oncle, et je plains mes cousins de l'avoir eu pour père ! On comprend dès lors pourquoi Brian ne va pas bien dans sa tête ! Pour en revenir à ce premier 33 tours, « **Surfin'** », il est paru sur la petite marque Candix qui a fait rapidement faillite. Dommage pour eux qu'ils n'aient pas tenu bon quelques mois de plus, car, depuis, cet album n'a cessé d'être réédité, souvent à bas prix, et a dû rapporter pas mal d'argent. Mais à qui ? Nous, nous avons touché en tout et pour tout 900 dollars en 1962, puis nous avons immédiatement signé chez Capitol.

Mike Love et Daniel Lesueur en juin 1980.





Al Jardine

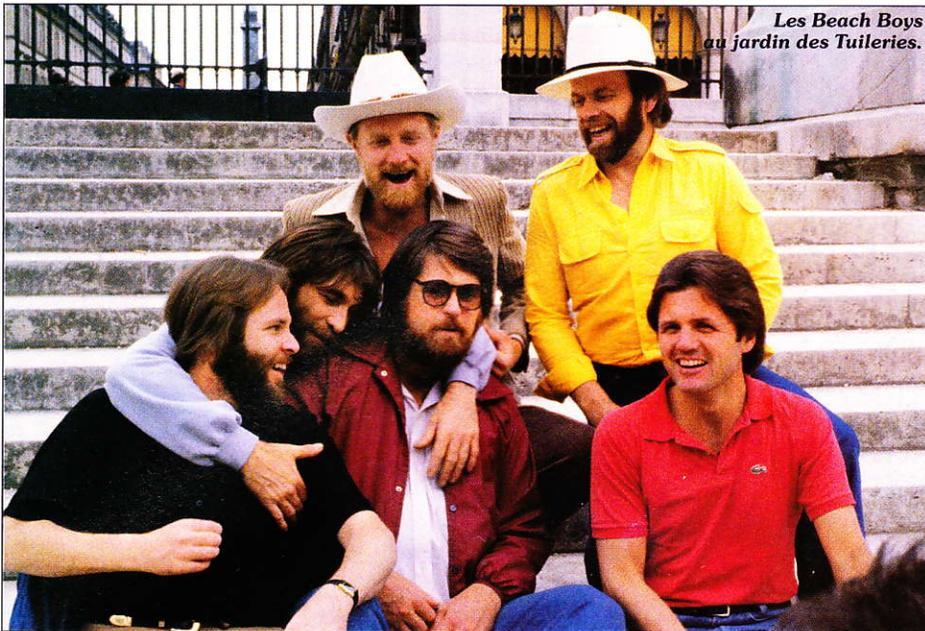
Bruce Johnston

Brian Wilson

Dennis Wilson

Carl Wilson

Mike Love



Les Beach Boys au jardin des Tuileries.

- Brian Wilson a eu une idée de génie en axant toutes vos chansons sur le thème du surf.

- Mais cela n'est pas de lui ! Lorsque nous étions jeunes, Dennis et moi allions à la pêche, généralement très tôt, vers cinq ou six heures du matin. En attendant que ça morde, on parlait de filles et de surf. C'est Dennis qui a eu l'idée de faire un disque de surf, et c'est moi qui ai écrit les grandes lignes de «*Surfin'*»... pour lequel je ne suis pas crédité.

- Cela fait pas mal de temps que vous n'avez pas eu de gros succès en 45 tours. S'agit-il d'un désintéressement de votre part vis-à-vis du marché des simples ?

- Non, malheureusement ! Notre dernier tube a été «*Rock'n'Roll Music*» et, effectivement, il n'est pas de l'envergure des précédents. Ce problème s'explique par le fait que Brian n'a plus aujourd'hui les capacités suffisantes pour nous composer et nous produire des simples comme au bon vieux temps. C'est pour cela que nous avons eu beaucoup moins de succès au cours des années 70 que dans la décennie précédente. A présent, nous revenons à une formule directe, dans le style des adaptations de titres de Chuck Berry. Dans cet album, notamment, nous reprenons «*School Days*».

FAMILLE

- Etes-vous conscients de faire partie de la légende du rock ? Comment le ressentez-vous ?

- C'est un sentiment très agréable. Les Beach Boys se sont produits à peu près partout dans le monde. En France, par contre, nous n'avons jamais été de très grosses vedettes, mis à part, bien évidemment, avec «*Good Vibrations*». Nous ne sommes pas venus à Paris depuis décembre 1967 pour l'UNICEF, mais par contre nous avons souvent joué en Hollande, Angleterre... C'est très enivrant de ressentir l'intérêt que nous porte le public.

- Ce n'est pas exact, vous êtes passés à l'Olympia en 1969 et au Gaumont Palace en 1970. Par ailleurs, des groupes des années 60, il ne reste plus que les Rolling Stones, les Kinks, les Who et vous-mêmes. A quoi est dû le fait que vous existiez toujours alors que des dizaines voire des centaines de formations se sont séparées ?

- A cela il y a trois raisons. La première est que nous sommes très liés par notre parenté et notre amitié. La deuxième est, bien sûr, tout le chemin accompli ensemble, tout le travail effectué, tous les souvenirs amassés. De plus, chaque fois qu'un de nos disques marche, nos relations en sont réévaluées et rehaussées. Enfin, quant à l'individualité, certains d'entre nous pratiquent la méditation afin de nous débarrasser du stress qui pourrait nous agresser. Comme tout le monde nous avons des problèmes mais nous avons su éliminer le sentiment qui nous fait croire que nous sommes uniques.

- Les Beach Boys, à une certaine époque, ont-ils souffert de problèmes d'égo ?

- C'est exact. Il nous a fallu apprendre comment chacun réagissait pour arriver à surmonter ce genre de questions. Nous ne sommes pas parfaits, nous devons combattre nos faiblesses individuelles. Les Beach Boys sont un puzzle, mais il se tient ! Nous sommes différents les uns des autres, et n'avons donc pas les mêmes réactions face à des problèmes donnés. Il en va de même en studio, où les intérêts sont différents pour la composition, les textes, les arrangements, la réalisation, les harmonies vocales, etc. Moi, je n'aime pas enregistrer, ça m'ennuie. La technique est loin de me passionner. Je détesterais réaliser un album. Je ne comprends pas comment on peut passer des mois en studio. J'ai vite envie de sortir, d'aller au cinéma ou me promener. Ce qui me branche, c'est le sens des paroles et la capacité de la mélodie à devenir un tube. Tout le reste n'est souvent qu'un exercice égocentrique. Si je réalisais un disque, je préférerais l'écrire et déléguer la production à autrui.

BONNES VIBRATIONS

- Au bout de vingt ans de succès, avez-vous toujours le trac au moment de monter sur scène ?

- Non. Nous sommes parfois nerveux, lorsque quelque chose ne tourne pas rond, mais pas angoissés. Le trac a disparu depuis longtemps.

- Quels sont à votre avis votre meilleur album et votre meilleur simple ?

- En 45 tours, c'est très certainement «*Good Vibrations*», mais aussi «*Fun Fun Fun*» et «*Surfin' USA*». En 33 tours, «*Pet Sounds*», évidemment, mais également «*Smiley Smile*», excessivement réussi quant aux harmonies.

- Une légende court sur son compte : Paul McCartney serait présent sur un morceau, «*Vegetables*». Est-ce exact ?

- Oui, il était présent aux séances d'enregistrement de ce titre. On colporte qu'on l'entend manger du céleri devant le micro. Pour ma part, je considère qu'il devait s'agir de haschich plutôt que de céleri. Mais qui sait ? Ces séances étaient assez fumeuses, si je peux me permettre l'expression, et quiconque y a participé aurait aujourd'hui bien du mal à s'en souvenir avec précision, dans l'état où tout le monde se trouvait !

- Vous étiez très acolytes avec les Beatles, à cette époque.

- C'est indéniable. J'étais auprès de Paul durant leur séjour en Inde. Je pense avoir eu un peu d'influence sur lui. D'ailleurs «*Back In The USSR*» est un hommage appuyé à notre style musical. Au cours d'un petit-déjeuner, Paul était assis à côté de moi. Il est arrivé avec une guitare acoustique et a joué l'ébauche du morceau. Je lui ai suggéré de parler des filles russes, un peu comme nous dans «*California Girls*»... mais, en l'occurrence, il faudrait vanter la beauté des filles d'Ukraine et de Géorgie.

- Au-delà de l'amitié qui vous liait, y'avait-il également rivalité avec les Beatles ? On raconte que Brian a perdu la tête en voyant «*Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band*» arriver chez les disquaires au moment où il était sur le point de livrer son grand-œuvre au public ?

- C'est la raison généralement invoquée. Mais on omet de rappeler que nous étions à cette époque en délicatesse avec Capitol. En mars 1967, nous les poursuivions en justice pour des royalties non versées. Bref, même si un album avait été prêt, nous, nous ne l'aurions peut-être pas proposé et Capitol, de son côté, n'aurait peut-être pas accepté de le publier, pour nous punir ! Plus d'un an avant que les Beatles ne fondent Apple, nous étions déterminés à mettre sur pied notre label, Brother Records.

SMILE

- Sans vouloir déprécier la qualité intrinsèque de «*Pet Sounds*», il faut bien admettre que sa pochette, par exemple, n'est pas aussi réussie que celle de «*Revolver*», le 33 tours contemporain des Beatles, en 1966.

- Oui, mais elle colle bien au titre, puisque le terme *pet* symbolise les animaux de compagnie principalement. En fait, il est venu après. Nous étions en séance de photo au zoo de San Diego et, en voyant les animaux, j'ai suggéré qu'on le baptise «*Pet Sounds*». La pochette n'est peut-être pas géniale, en tout cas pas très inventive mais, à l'époque, je ne m'en souciais guère. D'ailleurs, un jour Paul McCartney m'a fait cette réflexion : «*Mike, vous devriez faire un effort pour réaliser des pochettes un peu plus élaborées*». Je l'ai remis à sa place, en lui expliquant que nous visions surtout à soigner le contenu. Ça lui a cloué le bec !

- «*Smiley Smile*» a été présenté comme la solution alternative à «*Smile*», l'album qui n'a pas vu le jour. Peut-on avoir un espoir quant à la publication de cette œuvre mythique ?

- Certainement pas ! Ce serait même de l'arnaque que de livrer un projet inachevé. Mais il faut relativiser la portée des morceaux encore inédits, peu nombreux, à ne pas avoir été publiés sur «*Smiley Smile*», voire même sur «*Wild Honey*» («*Country Air*»), «*Friends*» («*Diamond Head*») ou «*20/20*» («*Our Prayer*») et... les bruits de marteau à la fin de «*Do It Again*» jusqu'à «*Surf's Up*». Les fans les plus pointilleux sont parvenus à acquérir sur disques pirates les bandes de travail. La pochette elle-même accompagne ces disques : un certain nombre avait été confectionné un peu à la hâte par Capitol. Dès lors, il n'a guère été difficile, pour les bootleggers, de contrefaire le projet initial. Quant aux admirateurs basiques des Beach Boys, ils ne pourraient pas se satisfaire de maquettes inachevées provenant de séances interminables.

- C'est une période assez trouble. Malgré l'indéniable succès de «*Good Vibrations*». Ces années constituent une véritable épreuve pour les Beach Boys qui se produisent aux quatre coins du monde sans leur leader historique, tandis que celui-ci s'enferme en studio pour produire un album laissé pour compte.

- Oui, d'autant que «*Smile*» n'est pas le seul 33 tours des Beach Boys non publié. En août 1967, juste après avoir achevé «*Smiley Smile*», nous nous sommes produits en concert à Hawaï dans le but de rapidement sortir un disque en concert, «*Lei'd In Hawaii*». On l'attend toujours ! Pour en revenir à 1965-66, Capitol nous mettait la pression. Je les entends encore crier un album, un album ! Hélas, «*Pet Sounds*» était loin d'être achevé. En désespoir de cause, dans l'urgence, alors que Capitol réclamait du matériel et Brian de plus en plus de temps, il nous a fallu enregistrer, en quelques séances, le 33 tours «*Beach Boys Party*». Nous étions à mille lieux d'imaginer qu'on puisse en extraire un simple, «*Barbara Ann*», et qu'en plus il casserait la baraque ! Cela nous a permis de faire patienter notre public, car sinon il n'y aurait pas eu le moindre album nouveau sur le marché durant deux ans. De son côté, Capitol-Londres a commercialisé «*And Then I Kissed Her*», un simple présenté en 1967 comme une nouveauté alors que nous l'avions enregistré longtemps auparavant. En Grande-

Bretagne, nous étions véritablement adulés. A tel point que, en 1966, le New Musical Express nous a classés premiers devant les Beatles (2^e) et les Rolling Stones (3^e), dans la catégorie *meilleur groupe vocal*.

MÉDITATION

- *Aux Etats-Unis, en revanche, vous traversez une période de disgrâce à la fin des années 60.*

- Exact. Dès 1966, nos ventes d'albums n'arrivaient plus à décoller. Ou alors de façon incohérente et anarchique : « **Pet Sounds** », aujourd'hui encensé, se vendait très mal alors que nos « **Best Of** » partaient à la tonne... sauf le « **Best Of Volume 3** » qui a connu un échec cuisant ! « **Friends** » n'est pas monté plus haut que 126^e et « **20/20** » 68^e. Pourtant, ce n'était pas faute de l'avoir poussé. Quatre simples en ont été extraits : « **Do It Again** », « **Bluebirds Over The Mountains** », « **Cotton Fields** » et « **I Can Hear Music** ». Vers la même période, il nous est même arrivé de jouer devant seulement deux cents personnes. Devenus les victimes de la contre-culture américaine, nous avons même envisagé de changer de nom, car Beach Boys était devenu synonyme de ringards. Ce n'est qu'en 1974 que nous avons redressé la barre, retrouvant à nouveau la première place des ventes de 33 tours. Et encore, avec un album de vieux titres, « **Endless Summer** ».

- *A propos de disques pirates, ce sujet, souvent tabou chez les rock-stars, ne semble guère vous irriter. Pouvez-vous replacer dans le contexte la curieuse chanson d'anniversaire « Happy Birthday Mike Love » ?*

- George Harrison et moi-même sommes du signe du poisson. Le jour de mon anniversaire, et à quelques jours de celui de George, le Maharishi a fait tiré des feux d'artifice, des musiciens indiens et des magiciens m'ont fait la fête, et les Beatles ont chanté ce « **Happy Birthday** » que je trouve personnellement assez réussi. Le séjour en Inde, plus précisément à Rishikesh, représente l'une des plus merveilleuses parties de ma vie. J'y ai appris à méditer, ce que je fais depuis deux fois chaque jour, au réveil puis à la tombée de la nuit. En décembre 1967, le Maharishi m'a fait découvrir la méditation transcendente, qui est un état différent de l'éveil, du réveil et du sommeil, assez facile à atteindre.

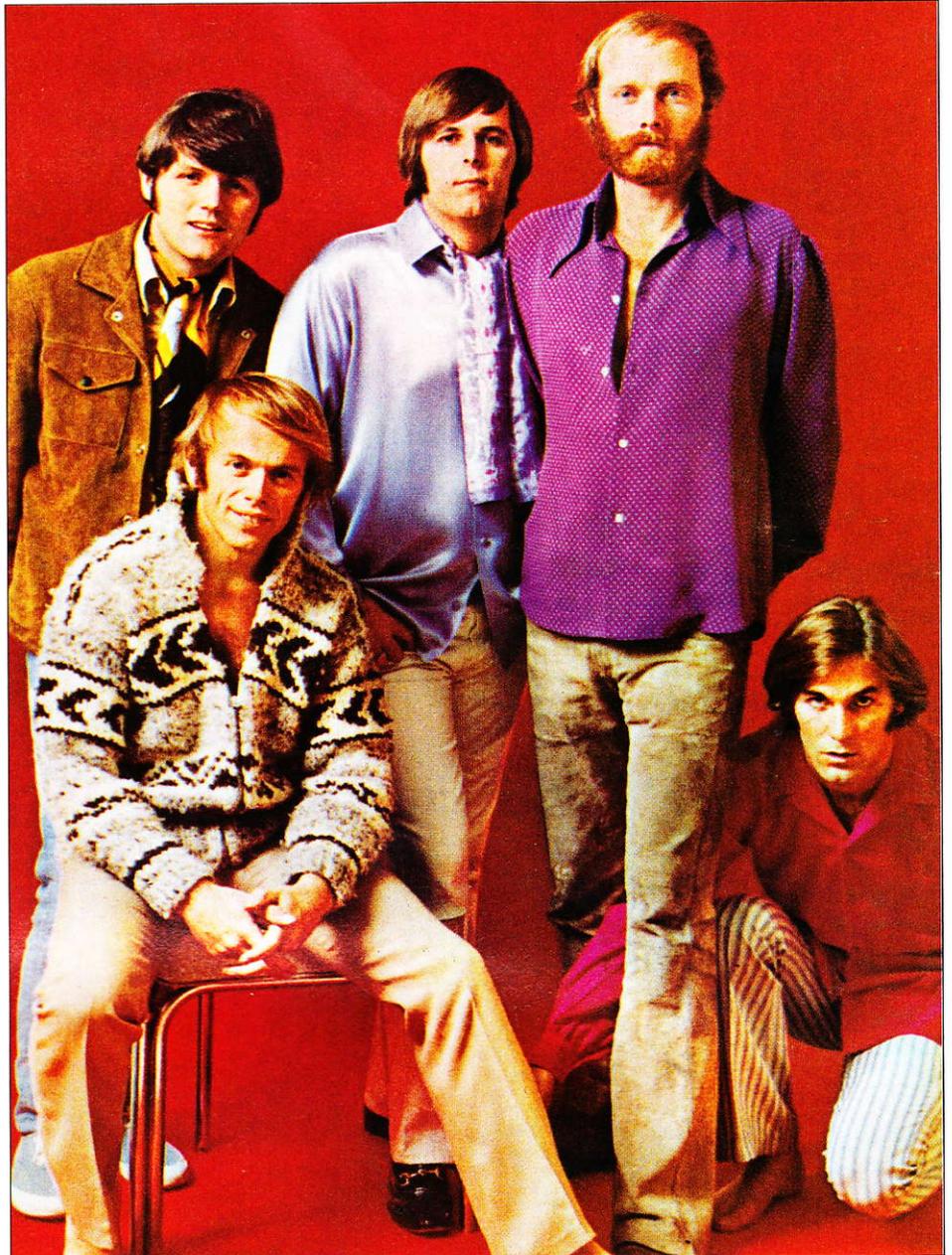
- *Votre implication en tant que parolier se fait surtout sentir sur « Wild Honey », album sur lequel vous signez neuf des onze textes, contre un seul sur « Pet Sounds ».*

- Logique, j'étais en tournée avec le groupe lorsque Brian a réalisé « **Pet Sounds** ». Je me suis fait piquer ma place de parolier par Tony Asher.

PAROLIER

- *Le succès et les royalties relatives aux paroles de « Good Vibrations » vous avaient-ils motivé à écrire davantage ?*

- Ça m'a surtout incité à plus de rigueur et plus de prudence. Je dois m'obliger à moins faire confiance à autrui. J'écris des chansons depuis l'âge de dix ans et, pour les Beach Boys, j'ai signé de nombreux textes, portant sur une vingtaine ou une trentaine de morceaux, pour lesquels je ne suis pas crédité, et qui auraient dû me rapporter des millions. Prenez « **California Girls** ». L'idée m'en est venue de retour de tournée. Après avoir sillonné le monde, je rentrais au bercail, heureux de constater que les filles, en Californie, étaient toujours aussi jolies. C'est du Mike Love, indiscutablement. Pourtant mon nom n'est même pas mentionné. Et cette situation remonte pratiquement à nos débuts. Prenons « **409** », « **Catch A Wave** », « **Little Saint Nick** », « **Help Me Rhonda** », « **Be True To Your School** » que j'ai co-écrits et qui, pourtant, ne me sont pas co-crédités : Brian se les est appropriés à cent pour cent. Pareil pour « **All Summer Long** ». Il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre j'intente une action en justice pour être rétabli dans mes droits d'auteur car j'ai mis la main à la plupart des titres qui sont devenus des tubes. C'est moi notamment qui ai pondu la première ligne de « **I Get Around** » : *Round, round, get around, I get around*, une accroche géniale ! Al Jardine peut en témoigner. En revanche, à l'égard de ses frères, Brian se



montrait nettement moins pingre. J'ai demandé à Carl s'il avait vraiment signé le texte de « **Dance Dance Dance** ». Et bien non ! Il a seulement trouvé la ligne de guitare. Pourtant il est crédité pour 50% du morceau. Mon erreur a été de ne pas entrevoir la valeur de mes paroles. J'écris rapidement, sans difficulté aucune. Du coup je ne réalise pas que mes vers valent de l'or car ils sont faciles à faire jaillir. Un exemple typique : « **Wild Honey** ». C'était l'époque où on commençait à se préoccuper de ce qu'il y avait dans nos assiettes. On cherchait à consommer des produits sains et naturels, non trafiqués. Un jour de répétition à la maison, tandis que Brian et les autres travaillaient une musique, je suis allé préparer le thé et je suis tombé en arrêt sur un pot de miel dit sauvage. J'ai écrit les paroles dans la foulée. Ça va vite, une fois que l'inspiration est sur les rails. Des fois, des événements précis coïncident avec la naissance d'une chanson. Je me souviens que nous avons créé « **The Warmth Of The Sun** » vers une heure ou deux du matin le jour de l'assassinat de John Kennedy, en novembre 1963.

VIDEO

- *Il paraît que Charles Manson a composé en partie « Never Learn Not To Love » qui figure sur l'album « 20/20 ».*

- Sous sa forme originale, le titre s'appelait « **Cease To Exist** » ! Je sais que Dennis Wilson fréquentait Charles Manson mais je n'en sais pas plus. En tout cas, le morceau est crédité à Dennis, paroles et musique.

- *La majorité des entretiens, comme celui-ci, est en grande partie consacrée à votre glorieux passé, de 1961 à 1969. Tournons-nous, pour finir, vers l'avenir. Dans quelle direction les Beach Boys souhaitent-ils aller ?*

- Le cinéma, à coup sûr ! Nous avons enregistré tant d'albums que nous ressentons désormais le besoin d'explorer un champ nouveau, à la fois comme acteurs et réalisateurs. L'arrivée sur le marché du vidéo-disque est un événement suffisamment important pour que l'on s'y consacre. Cela risque d'être une incroyable révolution. Il faut pour cela que les musiciens soient prêts à assurer, c'est-à-dire à soigner leur image comme ils soignent leur son depuis le milieu des années 60. La vidéo deviendra une nouvelle forme de pop-art. Nous préparons actuellement « **California Beach** », notre premier film à sortir l'année prochaine.

- *Ne craignez-vous pas que la vidéo subisse le contre-coup de la crise économique, le choc pétrolier qui a mis à mal le prix du disque ?*

- Non, car finalement un 33 tours coûte déjà dix dollars, tandis que, pour le double de prix, on aura le même album avec l'image en plus. Logiquement, le public ne devrait pas hésiter. D'autant que, assez vite, le prix du vidéo-disque, aujourd'hui de 20 dollars, devrait rapidement et sensiblement diminuer.

- *Les Beach Boys sont-ils confiants pour l'avenir ?*

- Plus que jamais, nous avons le sentiment de vivre une sorte de nouveau départ, tant pour la création que l'interprétation.

Propos recueillis par Daniel LESUEUR